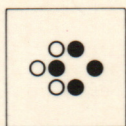
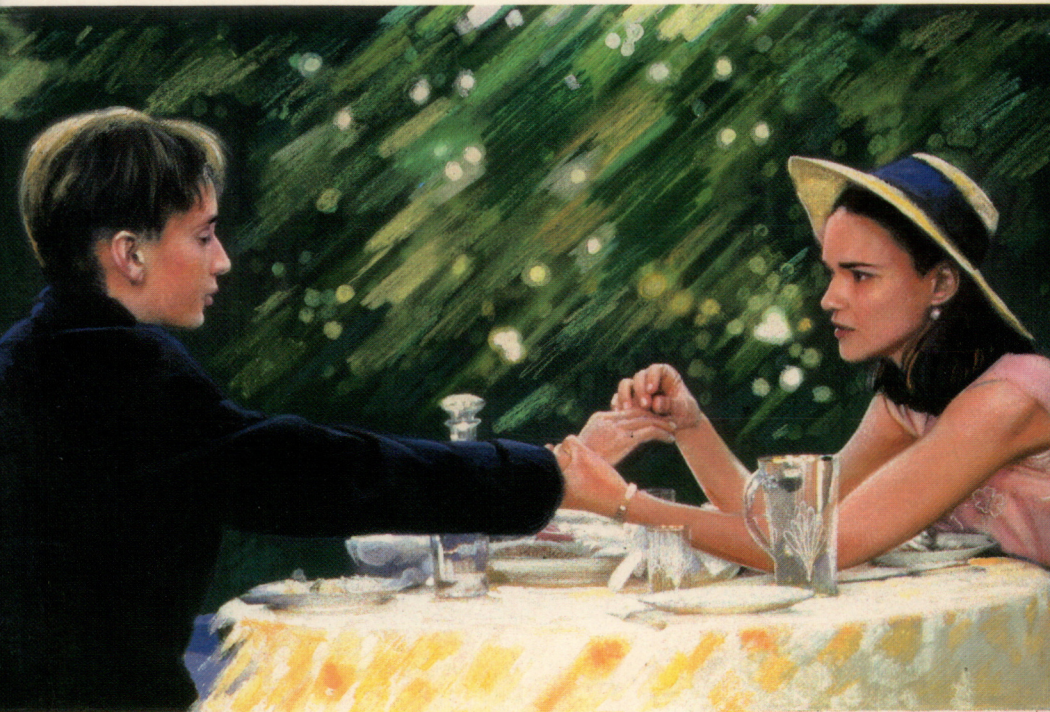


Charles Juliet

L'année de l'éveil



P.O.L

L'année de l'éveil

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Hachette

Journal I
Journal II
Journal III.

Aux éditions Fata Morgana

Rencontres avec Bram Van Velde
L'œil se scrute, *poèmes*
Fouilles, *poèmes*
Approches, *poèmes*
L'Inexorable, *poèmes*
Ce pays du silence, *poèmes*
Rencontre avec Samuel Beckett.

Aux éditions Arfuyen

L'autre chemin, *poèmes*
Bribes pour un double.

Aux éditions Maeght

Bram Van Velde, *monographie (en collaboration avec Jacques Putman)*.

Aux éditions Fernand Hazan

Giacometti.

Aux éditions Fourbis

Pour Michel Leiris.

Aux éditions Maison du Livre de Pérouges

Écarte la nuit, *théâtre*.

Charles Juliet

L'année de l'éveil

récit

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1989
ISBN :2-86744-217-6

*Bien des années ont passé. Oui. Bien des années.
Mais cet enfant que je fus, il continuait de vivre en moi,
ressassant ce dont il n'avait jamais pu se délivrer, et
étouffant ma voix. Un jour, le besoin m'est venu de lui
retirer son bâillon. Sans plus attendre, il s'est alors
emparé de ma plume, de mes mots, et au long des nuits,
heureux de pouvoir enfin laisser son cœur se débrider,
il m'a fait revivre son histoire...*

Tout a commencé ce matin d'octobre. Eux, les cent vingt élèves de la compagnie, ils sont au réfectoire, en train de prendre le petit déjeuner. Moi, je suis seul dans le couloir, appuyé de l'épaule contre un mur, et je pleure. Notre chef de section m'aperçoit, et il veut savoir ce qui s'est passé. Je me refuse à le lui dire, de crainte qu'il ne punisse les coupables. Mais il insiste, et à travers hoquets et sanglots, je dois lui apprendre que chaque matin, c'est la même chose. A la demande de l'aumônier, je vais servir la messe, et quand j'arrive au réfectoire, avec un peu de retard, les autres ne m'ont rien laissé. Mon quart de café, ma mince tranche de pain et ma sardine ont été raflés, et ensuite, il me faut attendre jusqu'à midi avant de pouvoir calmer ma fringale. Mais

si je pleure, ce n'est pas parce que j'ai faim et vais trouver la matinée interminable. C'est en raison de leur égoïsme, de leur indifférence à ce que cet acte entraîne pour celui qui en est la victime. Des onze camarades avec lesquels je prends mes repas, il n'y en a pas eu un seul pour me garder ma part, et cela me meurtrit, me blesse, fait de moi un exclu.

Le sergent-chef me console et m'emmène aux cuisines. Là, on m'offre du café sucré, du pain à volonté et une tablette de chocolat. Et tandis que dans la cour centrale se déroule la cérémonie aux couleurs, j'engloutis goulûment tout ce que je peux. Quand je quitte les cuisines, je remarque que depuis un mois que nous sommes rentrés, c'est la première fois que j'ai mangé à ma faim.

Deux jours plus tard, alors qu'il passe l'appel avant l'extinction des feux, le chef m'apprend qu'il m'invitera chez lui le dimanche suivant, et le lendemain, il me fait rédiger une demande de permission. Il viendra me chercher à la caserne à dix heures et m'y reconduira à dix-sept heures. Tous les permissionnaires doivent être impérativement de retour à cette heure-là, afin d'assister à la cérémonie aux couleurs et de se rendre ensuite en salle de classe pour l'étude.

Les jours suivants, je suis dans un état de grande excitation. Pour chaque élève, le chef de section a une importance considérable. C'est avec lui que nous avons le plus de rapports, et c'est de lui, d'une certaine manière, dont dépend la vie que nous menons à l'école. S'il est bon, compréhensif, nous considère non comme des militaires d'active mais comme des enfants, notre

existence n'a rien d'insupportable. Mais s'il est à cheval sur le règlement, ne cesse de nous harceler, se montre enclin à punir, alors tout change. Chaque rassemblement, chaque exercice, chaque revue de casernement est vécue dans l'angoisse. Un bouton de veste perdu, un brodequin auquel il manque quelques clous, un lit dont la couverture n'est pas impeccablement tendue, peuvent déclencher toute une histoire, avoir des effets imprévisibles.

C'est ma seconde année à l'école, et l'année dernière, notre chef appartenait à une autre compagnie. Je n'avais jamais eu affaire à lui, il n'avait jamais eu l'occasion de me remarquer, mais c'était un homme que j'aimais. Je l'aimais et je l'admirais. Chaque fois que je l'apercevais dans la cour, j'en éprouvais du plaisir, et souvent, je m'arrangeais pour pouvoir le croiser et le saluer. Il me paraissait différent des autres sous-officiers. La preuve, c'est qu'il était le seul à porter des chaussures de l'armée américaine, de belles chaussures souples, au bout rond et dont la tige se prolongeait pour former des guêtres à l'intérieur desquelles était glissé le bas du pantalon. Il avait aussi une démarche particulière, chaloupée, et à plusieurs reprises, je m'étais surpris à marcher en l'imitant. Mais si je l'admirais, c'était surtout à cause de son faciès de boxeur, et parce qu'il avait été champion de France militaire dans la catégorie reine des poids moyens. Je n'ai jamais osé le questionner à ce sujet, mais je compte bien le faire à la prochaine occasion.

Après une nuit coupée d'insomnies, je vois enfin le jour se lever, et je suis debout bien avant que retentisse la sonnerie du clairon. J'ai vite fait de plier mes couvertures, de ranger mon paquetage et de me débarbouiller. Au retour du réfectoire, je donne un dernier coup de chiffon à mes boutons, un ultime coup de brosse à mes brodequins et j'endosse ma tenue 1. La veille, avec beaucoup de soin, j'ai placé mon pantalon sous mon matelas, et je suis content de voir que les plis en sont impeccables. Une dizaine de camarades se pressent autour de moi, et chacun y va de son conseil et de son commentaire. Mais je suis trop absorbé et trop tendu pour pouvoir bavarder avec eux.

Dès neuf heures, en gants blancs, le béret convenablement incliné sur l'oreille, je suis en faction près du poste de garde. Par crainte de casser les plis de mon pantalon, je m'abstiens de faire les cent pas, et je reste là, immobile, les jambes raides, tourné vers le porche où mon chef va bientôt apparaître.

Au début, penchés aux fenêtres, ils sifflent, me hèlent, me lancent des plaisanteries, et leur comportement me plonge dans la plus totale confusion. Puis ils se lassent, et je peux enfin être tout à mon attente.

Elle me paraît interminable. Mon chef n'arrive qu'un peu avant midi. Il est soudain devant moi, le sourire aux lèvres, sa main posée sur mon épaule. Il ne parvient pas à me tirer de ma stupeur. C'est la première fois que je le vois en civil, et j'ai du mal à le reconnaître.

Nous franchissons le poste de garde, et ce qui me frappe, c'est la lumière. Une lumière d'automne d'une extrême douceur, semblable à de la poudre d'or, et qui

plaque un air de fête sur l'asphalte, les maisons, les arbres, les visages. Tout paraît soudain rayonner de bonheur et me forcer à reconnaître combien la vie est passionnante et belle.

Je suis surpris par les couleurs des vêtements, leur diversité. Mes yeux sont habitués au bleu marine de nos uniformes, et tous ces rouges, ces verts, ces blancs, ces jaunes qui pavoisent l'avenue, m'étonnent et ajoutent à ma joie. Mais ce qui m'étonne bien davantage, c'est de voir des hommes flâner, ou installés aux terrasses des cafés, ou bavardant par petits groupes, sur les places. A l'école, notre vie est minutée, soumise à de nombreuses contraintes, nous nous déplaçons presque toujours en groupe, au pas cadencé, dans un but précis, et ce spectacle de la rue me fait découvrir un monde totalement autre.

Le chef doit acheter un dessert et j'entre à sa suite dans une grande pâtisserie. C'est la première fois de ma vie que j'ai l'occasion de pénétrer en un tel magasin, et je suis ébahi par tous ces miroirs, ces lumières, ces reflets, par cette incroyable profusion de bonbons, de chocolats et de gâteaux. Je revois la pauvre boulangerie de mon petit village, avec sa vitrine vide, et fixées au mur, les deux larges planches sur lesquelles les pains ont été posés en désordre. Puis je songe à mes vaches, et je me demande dans quel pré on les a menées aujourd'hui. Avec les dernières pluies, l'herbe a dû repousser. Mais songer à des vaches en un tel lieu me paraît déplacé, et je fais un effort pour penser à autre chose.

Nous marchons longtemps, en nous éloignant du centre de la ville. Je ne vois rien des quartiers que nous

traversons. Heureux d'être seul aux côtés de mon chef, mon imagination s'est échauffée, et aveugle à ce qui m'entoure, je me trouve au bord du ring lors de cette soirée où il a conquis son titre de champion de France. Bien sûr, je n'ai jamais eu l'occasion d'assister à un combat, mais je peux me représenter ce que cela doit être. Je suis un lecteur passionné de *Miroir-Sprint* que j'obtiens de lire chaque semaine en échange de deux desserts. Dans ce magazine, les reportages sur les grands combats ne manquent pas, et après m'être longuement attardé sur ces pages, je rêve pendant des soirées entières à ces champions, à leur vie, à leurs voyages, au fabuleux destin qui est le leur. Lui, mon chef, s'il avait été civil, serait-il devenu l'un de ces champions ? C'est la question que je brûle de lui poser.

Nous dépassons les dernières maisons. La route est devenue un chemin étroit, caillouteux. Puis nous franchissons une petite rivière. Le chef m'explique qu'il n'aime pas la ville, et qu'il préfère habiter à l'écart. Habituellement, il effectue ce trajet en vélo.

La maison s'élève au pied d'une colline couverte de pins. Devant elle s'étend une terrasse, puis un jardin entouré d'arbres et de buissons. Une petite fille blonde, de trois ou quatre ans, court à la rencontre de son père, mais lorsqu'elle m'aperçoit derrière lui, elle s'enfuit.

Nous mangeons dehors, à l'ombre d'un grand pin parasol. Une fois apprivoisée, la petite fille ne veut plus me quitter, et c'est sur mes genoux qu'elle passe la plus

grande partie du repas.

Je n'ose pas porter les yeux sur la femme du chef, mais dès qu'on ne peut le remarquer, je l'observe avec grande attention.

Le repas achevé, le chef va faire la sieste, portant sa fille sur ses épaules. Je suis gêné de rester en tête-à-tête avec cette femme qui ne me plaît pas trop. Elle parle et rit fort, ne cesse de fumer, crée une atmosphère de surexcitation qui me met mal à l'aise.

Elle me pose des questions sur moi, mon enfance, ma famille, notre vie à l'école. La gorge nouée, je ne peux lui répondre que par monosyllabes, et bientôt, elle renonce à en apprendre davantage. Je pense que je l'ai déçue, qu'elle me trouve sans intérêt, et j'en suis profondément malheureux.

Elle veut savoir si, bravant l'interdiction qui nous en est faite, j'ai commencé à fumer. Je lui dis que non, et comme elle m'assure que je vais inévitablement me laisser entraîner à imiter mes camarades, je lui réponds avec hauteur qu'elle n'a pas à avoir cette crainte. Plus tard, si je parviens à quitter l'armée, je deviendrai un boxeur ou un rugbyman. D'ailleurs, j'observe déjà la discipline de vie que s'imposent les champions. Elle pouffe de rire, se moque ouvertement de moi, et à cet instant, je la déteste. Elle le voit, s'empare d'un petit ballon et me le lance avec violence. Je le lui renvoie. Nous jouons ainsi un long moment, et je suis frappé par sa vivacité et son adresse.

Le chef nous invite à les rejoindre sur une terrasse, au second étage. Quand nous y arrivons, je demeure saisi. Sous cette lumière d'automne qui déjà fléchit, les

dômes verts des pins ont des reflets roux. Et là-bas, prise dans un voile de brume d'un gris mauve, la montagne Sainte-Victoire fait l'effet d'une apparition étrange. La petite fille est blottie dans mes bras, et un long moment, nous restons silencieux.

A l'école, les heures s'égrènent avec une insupportable lenteur. Ici, elles ont passé si vite que lorsqu'il me faut partir, j'ai le sentiment que l'après-midi ne fait que commencer.

Le chef me reconduit à la caserne, et je tiens à la main un sac de papier contenant du pain, des biscuits, du chocolat et des pommes.

A l'instant de me quitter, devant le poste de garde, il m'avertit que je ne suis pas son chouchou, que désormais il sera même plus sévère avec moi, que je dois être un enfant de troupe modèle, travaillant bien en classe, donnant le bon exemple à la section. Je lui en fais la promesse, heureux d'être celui dont on exigera plus que des autres.

Dans notre chambrée, nous sommes vingt. Il est convenu que le samedi et le dimanche soir, entre la fin du repas et l'extinction des feux, l'un d'entre nous doit raconter une histoire, un roman, un film, ou bien nous lire une lettre qu'il a reçue, ou bien encore nous parler de sa famille. Ce soir-là, alors que je suis non seulement le seul à être sorti en ville, mais celui qui a été invité par le chef, je dois prendre la parole et tenter de satisfaire leur impatiente curiosité. C'est pour moi le meilleur

moment de la journée, celui où je peux enfin me détendre et savourer pleinement ce qui m'est arrivé. Ils sont assis au coude à coude sur les lits proches du mien, et je leur décris la maison, leur raconte par le menu tout ce qui s'est passé, ce que nous avons mangé, dit, fait, comment se comporte le chef lorsqu'il est chez lui.

En revivant cette journée avec des mots, je remarque que mes émotions sont plus intenses que lorsque je les ai éprouvées pour la première fois. Je goûte maintenant une joie des plus vives, et c'est sans doute pourquoi je leur parle de la femme du chef avec un tel enthousiasme. Je l'ai d'ailleurs observée en prévision de cet instant, et je leur en fais un portrait détaillé. Elle est brune, a un beau visage, le teint mat, des yeux sombres, extrêmement vivants, des lèvres pleines, bien dessinées, des dents éclatantes, des cheveux lisses, épais, séparés par une raie médiane, et qui lui tombent sur les épaules. Elle n'est pas très grande, environ cinq centimètres de plus que moi, elle a l'accent du Midi, est vive, taquine, chaleureuse, elle aime parler, rit beaucoup, et en sa présence, on ne risque pas de s'ennuyer. Au-dessus de l'œil droit, elle a une fine cicatrice qui creuse un mince sillon blanc dans le noir du sourcil.

Les questions fusent et j'ai plaisir à leur donner plus de détails. Mais l'un de nous, qui est un vrai dévergondé, prétend qu'elle m'a ensorcelé. Il veut savoir si elle a de beaux seins, parle d'elle avec des mots crus et des sous-entendus obscènes. Je ne peux le supporter, et sans plus débattre, je lui saute dessus. Je n'ai pas le temps de le frapper comme je le veux, car on nous sépare aussitôt. Après, je n'ai plus le cœur à parler, et

l'un après l'autre, ils s'éloignent, me laissant aux prises avec ma mauvaise humeur.

Je travaille avec beaucoup d'application, obtiens des notes supérieures à celles qui me sont habituellement attribuées. Mais l'événement le plus important de la semaine, c'est le match que nous disputons, le premier de la saison dans le cadre du championnat d'Académie. Sous la conduite du chef, tous les élèves de la compagnie sont venus nous soutenir, et galvanisé par leur présence, je me montre le meilleur des deux équipes. Je joue demi de mêlée, et je crois que cette place me convient tout particulièrement, car j'aime organiser et distribuer le jeu. Après le match, aux vestiaires, le moniteur m'a félicité. Il m'a aussi indiqué qu'il me ferait surclasser et que je jouerai dorénavant avec les cadets. Cette perspective m'enthousiasme, mais je sais que les matches seront plus difficiles, et je me demande avec anxiété si je serai à la hauteur de ce qu'il attendra de moi.

Le soir de ce jour, le chef me cause une grande joie en m'apprenant qu'il m'invite à nouveau chez lui le dimanche suivant.

Il fait un temps délicieux et nous mangeons sur la terrasse, mais au soleil. Pendant le repas, je me trouve seul à table en face d'elle. La tête inclinée, les paupières baissées, elle est songeuse et joue distraitement avec son couteau. Je la dévore des yeux.

Soudain, elle lève les paupières. Je sursaute, suis confus, veux détourner les yeux, mais pendant de lon-



Un petit paysan qui n'avait jamais quitté son village, se retrouve un jour enfant de troupe. Dans ce récit, il relate ce que fut sa seconde année de jeune militaire. Une année de découvertes et de bouleversements, qui le verra mourir à son enfance et s'éveiller à des réalités et des énigmes dont il ignorait tout.

La faim, le froid, les bagarres, son avide besoin d'affection, l'admiration qu'il voue à son chef de section, sa passion pour la boxe, les sévices que les anciens font subir aux bleus, le tendre sentiment que lui porte la femme de son chef, sa découverte de l'amour, le sadisme de certains sous-officiers, la nostalgie qu'il a de son village, de sa chienne et de ses vaches, ses quinze jours de cachot, son renvoi de l'école puis sa réintégration, l'affolante soirée qu'il passe chez les légionnaires, la hantise de mourir à dix-huit ans, là-bas, dans ces rizières où la guerre fait rage..., c'est le récit violent et tendre d'une entrée en adolescence. L'adolescence avec ses révoltes et sa détresse. Ses déchirements et ses ferveurs.

Ce récit, Grand Prix des Lectrices de Elle 1989, a été porté à l'écran par Gérard CORBIAU.



9 782867 442179

Maquette de couverture : Jean-Pierre Reissner
Photo extraite du film "L'année de l'éveil"
de Gérard Corbiau. © SSKT

ISBN : 2-86744-217-6
F10217-4-91

89 F